

Patois et ancien français : (suite)

Autor(en): **Chessex, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **88 (1961)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-232244>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En ancien français, le verbe esrener signifia d'abord « rompre les reins » ; ensuite, au figuré, « briser de fatigue ». Sous la forme raccourcie erner, il fut employé par les poètes de la Pléiade (XVI^e siècle). Écrit ensuite érener, il subsista tant bien que mal jusqu'au XVIII^e siècle, époque où il fut éliminé par son synonyme « éreinter », néologisme apparu au XVII^e siècle. Mais les patois sont plus coriaces que le français ! Si quelques-uns, il est vrai, ont adopté éreintâ, la plupart sont restés fidèles à érenâ, que les Gruériens prononcent arenâ.

On lit dans Rabelais, d'une part : *Ils luy graphinoient le nez*, et d'autre part : *Lequel un des geans avoit égraphigné*. En vieux français, *grafigner, esgrafigner, égrafigner* = égratigner. Mais, passé le XVI^e siècle, ces verbes, reniés par le français, se réfugient dans les dialectes, et, en particulier, dans nos patois, qui disent : *grafegnî, grafougnî, grafounâ, égrafegnî, égrafougnî*.

Au moyen âge, le verbe « attacher » avait deux formes : *estachier* et *atachier*, mais le premier était de beaucoup le plus courant. Par un curieux retour de fortune, c'est, plus tard, *atachier*, devenu « attacher », qui a évincé son concurrent. Toujours fidèles au passé, les patois ont conservé *étatsî* et *étatchî*. Dans le français régional romand, on a dit longtemps *étacher*, témoin cette phrase de 1749 : *Nous sommes alés relevés et étacher la vigne*.

François Villon écrivait au XV^e siècle : *Je destains (j'éteins) le feu*, et Jules Cordey, dans *Por la Veillâ*, parle d'un feu qui ne s'éteint jamais : *clli fû que sè déteint jamé*. Ce verbe, *déteindre* pour « éteindre », que le français a répudié dès le XVI^e siècle, a donc perduré dans les patois sous la forme *déteindre*, illustrant une fois de plus cette vérité, savoir que bien souvent l'ancien français est plus près du patois que du français moderne.

Le verbe *férir* (frapper, blesser, combattre), bien vivant en ancien français, fut, aux XVI^e et XVII^e siècles, éliminé par « frapper ». Il n'en reste plus au-

jourd'hui que des vestiges : la locution « sans coup férir » et le participe passé « féru », au sens figuré, comme dans *Cyrano de Bergerac* : « Ah ! vous aimez les gâteaux frais ? — J'en suis férue. » Mais il en est autrement des patois : « férir », sous les formes *fière, faire*, y a toujours plein droit de cité. Dans *La Veillâ à l'Ottô*, on lit sous la plume de Marc à Louis : *fau fière fè*, il faut frapper fort, et, dans *Po recasâ*, sous celle de Charles Testuz : *coumein l'alâvè faire di z'haurè*, comme il allait « frapper » dix heures (le français dit « sonner »).

« Il n'y a que quinze jours qu'il fut foité par les carrefours de la ville de Bourges », écrivait au XVI^e siècle Nicolas de Troyes. La prononciation moderne, « fouetter », est relativement récente, et Richelet, en 1680, recommandait encore de dire *foiter*. En Suisse romande, *foiter* s'est maintenu très longtemps, et, dans mon enfance, je l'ai souvent entendu. Quant aux patois, ils sont partagés : on y trouve *fouettâ* aussi bien que *fouattâ*.

En France, aux XII^e et XIII^e siècles, répandre du fumier sur ou dans le sol ne se disait pas « fumer », mais *femer* (et quant au « fumier », c'était du *femier*). C'est par l'attraction de fumer = dégager de la fumée, que, dès le XIV^e siècle, l'*e* de la première syllabe s'est changé en *u*. Ici, les patois sont unanimes : tous, en plein XX^e siècle, disent toujours *femâ* ou *fémâ*.